

THIBAUT VAN TOMME

La Fille de ses rêves passés



Thibaut Van Tomme

La Fille de ses rêves passés

© Thibaut Van Tomme, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6827-8

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Les doigts rugueux du jeune homme palpaient la souche fraîchement coupée de l'arbre abattu. Sa main caressait l'entaille mortelle, signe de la fin d'une vie végétale. Quelle longue existence avait-il connue ? À quelles scènes avait-il assisté silencieusement fondu dans ce décor forestier ? Le jeune homme laissa glisser son index du centre de la souche vers son extrémité, lentement, en prenant soin de compter les successions de strates claires et foncées de cambium. Chaque duo de couche symbolisait une année de vie pour le vénérable végétal. En les parcourant, Arnaud retournait dans le passé. La souche était large. Cet arbre avait vu passer des générations d'hommes et de femmes, essuyé de nombreuses catastrophes et intempéries, affronté les animaux qui dévoraient ses feuilles et ses fruits. Malgré tous ces périls, il était resté debout et stoïque, comme le fier représentant de la famille des chênes à laquelle il appartenait. L'index du jeune homme arrivait au dernier cerne de croissance. Deux cent dix ans. Un arbre bicentenaire, à présent couché sur l'humus de la forêt, prêt à être prochainement débité pour finir en meubles. Ce nombre d'années beaucoup trop grand pour une échelle humaine donna quelque peu le tournis à Arnaud. Lui qui appréhendait de fêter bientôt ses trente ans se sentait admiratif devant une telle longévité. Il aimait se replonger dans son passé, bien que celui-ci ne comptait que quelques dizaines d'années, un temps de vie anodin face à ce colosse de bois. Arnaud était un nostalgique dont les pensées étaient souvent tournées vers ce bon vieux temps qu'il chérissait ou regrettait selon son état d'esprit du jour.

Il se redressa lentement, faisant craquer quelques articulations du genou. Il avait beau affectionner retomber dans son passé, le présent revenait constamment à lui d'une quelconque manière. En passant la main dans ses cheveux noirs, il se félicita de ne pas avoir besoin de lunettes pour l'instant. La trentaine approchait, mais la vieillesse, elle, pouvait encore attendre. Son regard glissa vers son ventre qui ne tirait pas sur sa chemise. Pas de bouée abdominale en vue. De ce côté-là, il se sentait toujours en forme, alors que beaucoup d'hommes de sa génération commençaient déjà à se relâcher. Cela l'amusait, mais au fond il appréhendait un peu. Fini les années d'enfance et d'adolescence, bienvenue dans l'âge adulte des raisons. La marche en avant inéluctable et implacable, sans possibilité de demi-tour.

Il réajusta son uniforme vert de garde-forestier, époussetant machinalement la terre sur ses genoux. L'inspection du chantier d'abattage touchait à sa fin. Les

arbres avaient été coupés avec soin, dans le respect des règles de l'art. Rien à redire. Il n'aurait pas à rédiger de procès-verbal cette fois-ci. Les bûcherons reviendraient demain pour finir le travail et charger les grumes sur les remorques. Parmi elles, le chêne bicentenaire qui rejoindrait d'autres troncs à la scierie. C'était là que s'achèverait sa longue vie.

En grattant son menton imberbe, une pensée fit réfléchir le jeune garde-forestier. Arnaud redoutait son trentième anniversaire qui approchait à grands pas, comme si franchir cette nouvelle décennie nécessitait un saut dans l'inconnu. Mais en regardant cet arbre abattu, il relativisait. Au moins, lui, il avait encore plusieurs années à vivre. Le chêne, lui, venait de voir son existence s'éteindre ici, sur ce sol forestier.

Malgré la mort du vénérable végétal, la forêt ne s'était pas arrêtée d'exister pour autant. Autour de lui, les chants d'oiseaux se mêlaient au bruissement du vent dans les feuilles. Les rayons du soleil perçaient à travers la canopée, illuminant les corolles des fleurs sauvages et éclatant de couleurs dans le sous-bois. Le printemps touchait à sa fin, et avec lui, la vie se réveillait pleinement. Arnaud respirait profondément cet air chargé de vie, le cœur léger. Cette forêt, il la connaissait par cœur, dans ses moindres recoins, chaque sentier oublié, chaque endroit méconnu, chaque ruisseau caché. C'était son domaine, et il en était le protecteur.

Sept ans qu'il exerçait ce métier, et il ne se voyait toujours pas faire autre chose. Garde-forestier, c'était plus qu'un travail, c'était sa vocation, sa passion. Il aimait arpenter la nature, observer la faune et la flore sous un œil protecteur, telle une sentinelle silencieuse. Pourtant, tout n'était pas aussi idyllique. Être sur le terrain n'était pas si fréquent qu'il l'aurait voulu. Il passait de plus en plus de temps derrière un bureau, gérant les équipes d'ouvriers forestiers et d'autres gardes, veillant à ce que tout se déroule bien. Surtout depuis sa nomination en tant que chef de cantonnement. Ce rôle, il l'avait pris par obligation, non par désir. Lui, qui ne se voyait jamais comme un leader, avait endossé cette responsabilité avec une certaine réserve, et il tâtonnait encore dans ce nouvel exercice de sa fonction.

Il avait eu de la chance, pensait-il parfois. Son supérieur hiérarchique, Claude, l'avait soutenu, en croyant en son potentiel pour diriger le cantonnement. Puis, le hasard avait pris le relais : un ancien collègue qui partait à la retraite, un examen de recrutement qui s'était déroulé à merveille, et voilà qu'il avait décroché ce poste dans sa région natale, à Mons. Un coup de chance, peut-être, mais surtout, il aimait à penser que c'était le fruit de ses efforts, d'années de dévouement.

Professionnellement, tout roulait. Du moins, en apparence.

Côté privé, c'était une autre histoire. Se consacrer à la nature laissait peu de place aux autres. Bien sûr, il remplissait parfaitement son rôle de fils unique et rendait visite à sa mère de temps en temps, quand ses horaires le permettaient. Quant à ses connaissances, elles n'englobaient plus que ses collègues à présent. Difficile d'entretenir des rapports amicaux avec des gens qui ne comprenaient pas son rythme de travail. Bien entendu, il avait eu des camarades en secondaire ou pendant ses études supérieures, mais il les avait presque tous perdus de vue. Ils se résumaient maintenant à des profils Facebook dont les photos de familles heureuses et comblées ponctuaient son fil d'actualité.

Quant aux relations amoureuses... Il avait essayé. Bien sûr qu'il avait essayé. Mais cela s'était soldé par des échecs. Il s'était dit, à plusieurs reprises, que peut-être il n'était pas fait pour vivre avec quelqu'un, que l'amour arriverait un jour sans avoir besoin de chercher, ou bien qu'il ne se trouvait pas assez bien, pas assez intéressant pour certaines. Petits mensonges qui, à force d'être répétés, finissent par devenir des réalités.

Les rayons du soleil descendaient lentement derrière la canopée, étirant les ombres des arbres à travers le bocage. La lumière, autrefois étincelante, perdait de son éclat, comme si la forêt elle-même s'apprêtait à s'endormir. Arnaud consulta sa montre. 17 h 30 passées. Sa journée de travail touchait à sa fin. Il soupira doucement, savourant encore un instant cette tranquillité avant de reprendre le chemin du retour.

Soudain, il s'arrêta net. Un mouvement furtif, à peine perceptible, attira son attention sur sa gauche, entre les buissons. Une silhouette se dessinait parmi les branches. Il la reconnut aussitôt : une jeune chevrette au pelage marron orangé. Elle s'était figée, ses grands yeux bruns braqués sur lui, ses sens en éveil. Le jeune garde-forestier, d'instinct, immobilisa son corps, raidissant ses muscles pour ne pas l'effrayer. Sa respiration ralentit tandis qu'il l'observait attentivement, fasciné par la grâce et la délicatesse de l'animal.

Un autre mouvement, juste à côté de la chevrette, attira son regard. Il plissa légèrement les yeux. Un chevrillard, encore maladroit, émergea timidement des fougères pour se rapprocher de sa mère. Arnaud esquissa un sourire, comme un enfant face à un spectacle toujours aussi passionnant, même après des années à contempler ces moments rares et précieux de la vie sauvage. Le petit rejoignit sa mère, se collant à ses pattes fines et robustes. Celle-ci n'avait pas détourné les yeux d'Arnaud, prête à s'élancer au moindre signe de danger. Il savait qu'en un instant, elle pourrait disparaître dans les profondeurs du sous-bois, son instinct

de survie en éveil, sans jamais perdre sa progéniture de vue.

Arnaud resta figé, savourant chaque seconde. Ce silence partagé avec la nature, cette immobilité respectueuse faisait naître chez lui des moments d'une rare intensité. Mais soudain, une vibration retentit dans sa poche. Avant même qu'il ne réagisse, une chanson de Muse éclata, résonnant dans toute la forêt comme une fausse note dans une symphonie parfaite.

La chevrette bondit instantanément, ses longues pattes effleurant à peine le sol avant de disparaître dans un éclair de fourrure sous les feuillages. Elle lança un cri bref, semblable à un aboiement, et son petit, bien que moins rapide, la suivit en quelques sauts maladroits. En quelques secondes, ils s'étaient volatilisés, ne laissant derrière eux que des buissons frémissants.

En étouffant un juron, Arnaud sortit son téléphone d'un geste brusque.

— Quoi ? fit-il en décrochant nerveusement.

— Ouuh là, pardon de te déranger, chef ! répliqua la voix amusée de Benjamin à l'autre bout du fil.

— J'étais en pleine observation... Une chevrette avec son petit. Enfin, jusqu'à ce que tu m'appelles, rétorqua Arnaud, avec un ton irrité toujours palpable.

— Ah, le vibreur ! Cette invention si utile et encore si méconnue, répondit Benjamin avec une intonation faussement innocente.

Le jeune garde-forestier soupira. Benjamin avait le chic pour remettre les choses à leur place, surtout quand Arnaud avait tort.

— T'as raison. Désolé pour la grosse voix, ça m'a juste fait râler.

— Bah, t'inquiète. De toute façon, c'est la pleine saison des naissances, t'auras d'autres occasions. C'est pas comme si tu pouvais les manquer avec ta furtivité légendaire ! Enfin... quand tu n'oublies pas le mode vibreur.

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Arnaud malgré lui. Benjamin savait toujours comment alléger l'atmosphère.

— Ça va, j'ai compris. Bon, pourquoi tu m'appelles ?

— Ah, ouais ! On a reçu des infos de Namur sur les cas de braconnage récents. Claude souhaiterait te voir à ce sujet.

Arnaud fronça les sourcils. Le ton de Benjamin avait durci. Les fameux braconniers... Ils étaient sur leur trace depuis des semaines.

— L'Ours veut me parler, hein ? demanda Arnaud, en faisant référence à leur supérieur dont le surnom peu flatteur collait parfaitement à son caractère et sa carrure imposante.

Benjamin gloussa doucement.

— Ouais, et évite de te faire bouffer !

— Très drôle. Je me dirige vers ma voiture. Laisse-moi vingt minutes pour arriver.

— Ça marche, à toute !

Arnaud raccrocha et glissa son téléphone dans sa poche après avoir activé le mode vibreur cette fois-ci. Il jeta un dernier regard vers l'endroit où la chevette et son petit s'étaient évanouis. Le bruissement des feuilles s'était apaisé, laissant place au calme de la forêt qui retrouvait sa sérénité. D'un pas rapide et résolu, il commença à marcher vers sa voiture de patrouille, les pensées déjà tournées vers cette affaire de braconnage.

Le bâtiment du Département Nature et Forêt de Mons se fondait presque incognito dans le décor urbain. Seule une petite plaque discrètement vissée au mur de l'entrée signalait sa présence. Rien dans l'apparence de cet édifice de trois étages, en briques et béton, semblable à tant d'autres dans le quartier, ne laissait deviner qu'il abritait une équipe vouée à la préservation des espaces naturels. La situation ne manquait pas d'ironie : même ceux dont la mission était de protéger l'environnement se retrouvaient confinés dans des bureaux urbains, au cœur de la ville, loin des arbres et des forêts.

Arnaud haïssait cette idée. La vie citadine l'oppressait, avec son bruit incessant, ses bouchons stressants, ses trottoirs encombrés et ses nombreux désagréments qui, à chaque fois, lui donnaient envie de fuir. Mais comme tout le reste, il devait l'accepter, se résignant à l'inévitable.

Aujourd'hui, pourtant, la ville semblait vouloir l'épargner. Il avait trouvé une place de parking juste devant l'entrée du bâtiment, véritable miracle à cette heure. Comme un cadeau inattendu, peut-être une forme de remerciement pour ses heures supplémentaires alors que la plupart des employés avaient déjà déserté les lieux.

En sortant de sa voiture, il inspira profondément, espérant une bouffée d'air revigorant, mais ce fut un mélange de gaz d'échappement et de relents d'égouts qui envahit ses narines. Bien loin des senteurs fraîches et apaisantes de la forêt qu'il venait de quitter. Avec un sourire las, il se dirigea vers l'entrée de l'immeuble, ses bottes résonnant sur le trottoir.

À cette heure tardive, le bâtiment était presque vide. Les fonctionnaires avaient, pour la plupart, déserté les lieux avant 16 h, laissant derrière eux quelques irréductibles. Ceux qui, soit par manque de vie sociale, soit par appétit d'heures supplémentaires, s'attardaient encore. Arnaud monta jusqu'au deuxième étage, où le bureau de son cantonnement se trouvait coincé au tréfonds d'un enchevêtrement de couloirs ternes et sans âme, typique de l'administration.

Sans frapper, il poussa la porte et entra.

— Salut !

Au fond de la pièce, Benjamin, l'un de ses collègues, détourna les yeux de son écran. Son physique évoquait un vrai garde-forestier stéréotypé : une carrure imposante, une barbe fournie malgré ses 23 ans, et une attitude décontractée. Sans le connaître, on aurait pu croire qu'il était issu d'une longue lignée de forestiers, mais Benjamin illustrait en fait parfaitement le proverbe « l'habit ne fait pas le moine ». Ce métier de garde-forestier, il y était parvenu un peu par hasard au détour d'études plus ou moins heureuses et d'errements professionnels. La vocation ne le dévorait pas autant qu'Arnaud, mais avec le temps, il avait fini par y trouver un certain équilibre, une manière d'apprécier son travail au jour le jour.

— Salut ! Alors, ce chantier de bûcheronnage ? demanda Benjamin en tournant sa chaise vers lui.

— Nickel. Les gars ont bien bossé, tout a été coupé dans les règles. Rien à redire. Si tout se passait toujours ainsi, on s'épargnerait bien des tracas.

— Tant mieux, répondit Benjamin en souriant. Ça nous évite de crouler sous la paperasse. Merci à eux !

Arnaud hocha la tête, puis changea de sujet.

— Alors, ces infos dont tu me parlais, c'est quoi ?

Benjamin prit un air faussement grave, adoptant un ton solennel.

— L'Ours veut te voir avant.

« L'Ours », un surnom affectueux, mais surtout un brin moqueur, qui collait tout à fait à Claude Barneux, leur brigadier-chef, à la tête de plusieurs cantonnements régionaux. Avec sa carrure de colosse et sa barbe poivre et sel aussi broussailleuse qu'une forêt non entretenue, la comparaison avec un énorme grizzly sautait aux yeux. Mais ce n'était pas que son physique imposant : son tempérament bourru venait compléter le tableau. Toujours grognon et prompt à s'énerver, il possédait également le caractère d'un vieil ours mal léché. Arnaud avait vite compris qu'il valait mieux éviter de trop le contrarier, un peu comme on s'abstient de fixer un vrai ours du regard si on ne veut pas finir en casse-croûte.

— Il est encore dans son bureau ? demanda Arnaud avec une pointe d'appréhension.

— L'Ours ne dort jamais, répliqua Benjamin avec un sourire en coin.

— Vivement qu'il hiberne un brin...

Résigné, Arnaud se dirigea vers l'escalier.

— Bonne chance ! lança Benjamin dans son dos, moqueur.

Arnaud monta les marches d'un pas lourd, son esprit d'avance focalisé sur la conversation à venir avec le vieux brigadier. Pendant son ascension, il se surprit à souhaiter que Claude ne grogne pas trop ce soir. Peut-être, avec un peu de chance, l'Ours aurait déjà mangé et ne serait pas trop affamé. Il arriva enfin devant la porte du bureau de son supérieur. D'un geste fébrile, il frappa, espérant ne pas être entendu, mais une voix rocailleuse lui répondit immédiatement.

— Entrez !

Sans autre choix, Arnaud s'exécuta. La forte silhouette du brigadier Claude Barneux se découpait dans le décor de son bureau telle une impressionnante montagne dans la pénombre naissante de cette fin de journée. Il tournait le dos à Arnaud lorsque celui-ci entra. Dans un premier temps, le jeune homme n'entendit que des bougonnements inintelligibles. L'Ours grognait, comme à son habitude, ce qui ne rassurait pas Arnaud. Son œil attentif repéra une chaise vide devant le bureau, mais il s'abstint de tout mouvement vers elle. Malgré la fatigue de sa journée de travail, il préféra attendre que l'Ours l'invite à s'asseoir. Cette politesse lui permettait également de maintenir une distance de sécurité entre lui et son supérieur. Au cas où...

Les grognements s'estompèrent, laissant s'abattre un silence tendu dans la pièce. La large silhouette se retourna pour faire face à Arnaud. Un visage plissé encadré par sa fameuse barbe broussailleuse poivre et sel, des traits marqués par la lassitude et les années, un regard profond qui imposait l'autorité naturelle. Claude appuya ses grandes mains calleuses sur son bureau, saisit une feuille qui y était posée et la fit voler jusqu'à Arnaud. Celui-ci l'attrapa maladroitement au vol.

— La réponse de Namur !

Se contentant de ces quelques mots grognés par son supérieur pour toute discussion, Arnaud lut la lettre.

Cher Monsieur Cartois,

Nous avons bien reçu votre e-mail du 8 mai concernant des actes de braconnage observés dans votre cantonnement. Fort légitiment, vous nous avez contactés pour solliciter une aide de l'Unité Anti-Braconnage, mais j'ai le regret de vous informer que nous ne pouvons accéder à votre requête. L'Unité est composée d'une dizaine de personnes pour toute la Région wallonne et actuellement, elle doit faire face à de nombreuses affaires de braconnages signalés aux quatre coins de la région. Faute de ressources, nous avons dès lors décidé de traiter les cas de braconnages avérés par ordre chronologique et par